

Préface

Anna Leonowens me fut présentée par le regretté Dr Edwin Bruce McDaniel qui, un jour, alla chercher dans sa bibliothèque un ouvrage intitulé *Souvenirs d'une gouvernante anglaise à la cour du Siam*. « Voici quelque chose qui devrait vous intéresser, me dit-il. Le gouvernement siamois a tout tenté pour empêcher sa publication. On m'a raconté qu'ils auraient même pensé à en acquérir tous les exemplaires pour qu'il ne soit jamais lu. Ce livre fut si controversé que je conserve moi-même celui-ci caché derrière d'autres livres, par simple prudence. » Je pris le volume et m'assis. À l'extérieur, le long de la rue Nakon Sritamarat, les klaxons retentissaient. L'air était empli du tintement des sonnettes de vélo et de pousse-pousse. Parfois même, un éléphant passait, majestueux. Mais, tandis que je lisais, tous ces bruits s'évanouirent.

Bien des heures plus tard, je levai enfin les yeux, fort surprise de me trouver à nouveau dans le monde d'aujourd'hui. Le Dr McDaniel possédait aussi *La Romance du harem*, que je dévorai avec autant d'appétit. C'était il y a une quinzaine d'années.

Mes efforts pour me procurer ces deux ouvrages demeurèrent vains. À l'époque, ils étaient épuisés depuis déjà cinquante ans. Mais mon enthousiasme me conduisit à pousser nombre de mes amis à lire les exemplaires

qui se trouvaient à la bibliothèque de New York et à celle de Chicago. En 1937, ma meilleure amie, Muriel Fuller, me suggéra : « Pourquoi n'écris-tu pas un livre en compilant les parties autobiographiques qui se trouvent dans ces deux ouvrages ? Laisse tomber les descriptions ou les conversations trop longues, tu n'écris pas pour les étudiants en histoire du Siam, et rétablis une chronologie cohérente. »

L'idée de faire découvrir l'histoire d'Anna Leonowens me séduisit d'emblée. Le récit de son expérience au Siam était intéressant, certes, mais, au-delà, c'était aussi l'histoire d'une personnalité exceptionnelle ! Restait le problème de se procurer les fameux ouvrages... Cependant, le 17 mars 1938, alors que mon mari cherchait quelque obscur document sur la Chine à la librairie économique de Chicago, j'allais flâner vers le rayon « Ouvrages épuisés ». Je ne pus en croire mes yeux quand je trouvai, à la lettre R, *La Romance du barem*. J'avais un peu peur d'en consulter le prix ; un de mes amis avait en effet payé trois livres pour un exemplaire de *Souvenirs d'une gouvernante* trouvé à Londres. Mais il ne me coûta qu'un dollar ! Et, quelques semaines plus tard, si incroyable que cela puisse paraître, je fis l'acquisition des *Souvenirs* pour cinquante cents seulement, chez Marshall Field.

Une lecture plus attentive des deux ouvrages me révéla que j'aurais besoin de davantage de renseignements si je comptais écrire une biographie. Je ne savais rien des héritiers de Mrs Leonowens, sinon que son fils avait été propriétaire d'une scierie au Siam et qu'il y était mort. Le destin frappa une nouvelle fois à ma porte au cours de l'hiver 1939, alors que mon mari avait été invité à un déjeuner en compagnie d'autres pasteurs à Evanston, dans l'Illinois. Il avait été présenté aux autres

convives en tant qu'originnaire du Siam et, au cours du repas, le révérend Gerald D. Moore, évêque de Saint-Luc, se pencha vers lui et lui dit :

— Ma mère serait très heureuse de vous rencontrer. Elle avait une amie – en réalité, la veuve d'un cousin à elle – qui vécut au Siam il y a de cela des années. Encore aujourd'hui, ma mère parle beaucoup de tante Annie et de sa correspondance.

— Ne s'agirait-il pas d'Anna Leonowens? demanda alors mon époux, éberlué.

— Mais si, c'était bien son nom! répondit le prêtre, tout aussi étonné.

Après un rapide calcul – cela faisait en effet soixante-dix ans qu'Anna avait quitté le Siam –, mon mari ajouta :

— Ce serait un plaisir de faire la connaissance de votre mère. Mon épouse et moi nous intéressons depuis longtemps à Mrs Leonowens et nous aimerions beaucoup rencontrer quelqu'un qui l'ait réellement connue.

Les yeux du révérend Moore pétillaient.

— Mère ne vit qu'à quelques pas d'ici, déclara-t-il. Voudriez-vous m'accompagner et lui rendre visite?

À la suite de ce concours de circonstances, nous rencontrâmes la sœur de Mr Moore, Miss Kathleen Moore, et sa mère, Mrs Lizzie Avis Moore. Cette dernière était une toute jeune fille d'Enniscorthy, en Irlande, quand Anna était revenue du Siam en 1867, et elle gardait d'elle un excellent souvenir. Les Moore me présentèrent à Miss Avis S. Fishe, l'arrière-petite-fille d'Anna qui vivait à Montréal, au Canada, et cette dernière me fournit copie des lettres de son aïeule ainsi que d'autres documents. Je tiens d'ailleurs à exprimer ma plus profonde gratitude à la fois aux Moore et à Miss Fishe, à qui je suis aussi très reconnaissante d'avoir bien voulu répondre à mes nombreuses questions.

Durant l'automne 1939, je commençai à écrire. Ce fut une tâche bien plus complexe et difficile que je ne l'avais imaginé. Je m'intéressais depuis un certain temps au règne du roi Mongkut et avais, par conséquent, lu quantité d'ouvrages sur l'histoire du Siam au XIX^e siècle. Par ailleurs, au cours des dix ans que j'avais passés dans ce pays, dans des provinces où j'étais bien souvent la seule femme blanche, j'avais entendu tous ces contes parlant d'une époque révolue qui n'avait plus guère à voir avec la vie à Bangkok. Mais, quand je mis bout à bout les bribes de l'histoire d'Anna, je me rendis bien vite compte qu'il allait me falloir éclaircir une foule de détails si je voulais écrire un récit tant soit peu cohérent.

Le Siam où j'avais vécu de 1927 à 1937 était en effet fort différent de celui qu'Anna avait connu entre 1862 et 1867. Ainsi, à l'époque où je résidais dans ce pays, je n'ai rencontré personne qui eût été marqué au fer ; en revanche, du temps d'Anna, rares étaient ceux qui ne portaient pas au poignet gauche le sceau du noble seigneur à qui ils devaient obéissance (et, s'ils avaient connu deux maîtres différents, leurs marques apparaissaient à l'intérieur et à l'extérieur du poignet).

C'est en cherchant à mettre de l'ordre dans l'histoire personnelle d'Anna que je dus me rendre à l'évidence : j'allais devoir faire des recherches très pointues sur divers événements historiques assez obscurs. La visite de Lord John Hay au harem en est un parfait exemple : j'eus beaucoup de mal à en trouver la date précise et le motif. Ce n'est que lorsque je découvris, à la Bibliothèque du Congrès, parmi les livres en siamois encore non catalogués, le premier volume de la correspondance de Mongkut, que je pus enfin répondre à cette interrogation. Le souverain lui-même y décrivait les circonstances de cette visite, sans toutefois évoquer l'incident rapporté par

Anna. Il me fut alors possible de trouver des lettres de Lord John datant de cette période, qui relataient « l'incident de Trengganu » et dans lesquelles il critiquait vivement, quoique en termes prudents et diplomatiques, l'attitude de Lord Cavenagh.

J'ai une dette toute particulière envers le Dr Philip M. Hamer, des Archives nationales, et le Dr Horace I. Poleman, de la Bibliothèque du Congrès, qui m'ont permis d'accéder aux documents nécessaires à la reconstruction de l'arrière-plan historique de ce livre. Je souhaite aussi exprimer ma reconnaissance à Luang Dithaklar Bhakdi, Premier Secrétaire de la Légion royale de Thaïlande, qui m'a aidée à trouver la transcription exacte de certains termes siamois en caractères latins. Cette dernière est conforme, dans cet ouvrage, au système officiel de l'État thaïlandais.

L'écriture de cet ouvrage a été subordonnée au type d'incidents relatés par Anna Leonowens. Il m'était impossible de faire ce que j'avais prévu au départ (assembler des extraits de ces deux ouvrages) sans en changer ni la langue ni le style. Cependant, j'ai tenté de faire le moins de modifications possibles, tout en tenant compte du changement de narration – de la première à la troisième personne – et du changement d'époque – des années 1860 à 1940.

Deux autres personnes m'ont aussi encouragée durant les quatre ans où j'ai écrit ce livre, et je leur suis tout particulièrement reconnaissante. Toutes les deux m'ont aidée à surmonter d'énormes difficultés. J'ai déjà mentionné l'une d'entre elles, mon amie d'enfance Muriel Fuller. La seconde se trouve être mon époux, Kenneth Perry Landon, qui m'a encouragée à écrire l'histoire d'Anna Leonowens, a partagé mes recherches, a découvert de nouvelles sources d'information quand il

me semblait ne plus y en avoir aucune ; qui, en d'autres termes, a tenu le rôle d'accoucheur dans mon long et lent effort pour donner vie à cet ouvrage.

Washington D.C.
M.L. (1943)

Bangkok, 1862

Le *Chow Phya*, le plus moderne des bateaux à vapeur faisant la navette entre Singapour et Bangkok, jetait l'ancre devant la barre, à l'embouchure du fleuve dont il portait le nom. Penchés sur le bastingage, les artistes d'un cirque s'efforçaient d'apercevoir ce pays dont le souverain avait prié leur troupe de venir distraire sa vaste famille. Les chiens savants aboyaient et montraient les dents à ceux du capitaine George Orton ; mais Jip et Trumpet, hautains, ne leur témoignaient que mépris.

Une jeune Anglaise, mince et gracieuse, se tenait à l'écart de ce groupe bruyant et rieur. Elle portait une modeste robe couleur lavande à manches longues et à col montant. Des boucles brunes encadraient son joli visage, dont le nez trop grand n'atténuait pas le charme. Ses yeux sombres étaient fixés sur la ligne de terre, à l'horizon. Debout, presque immobile, elle jouait avec un curieux bijou épinglé sur sa poitrine : une broche en or faite de deux griffes de tigre. Une chienne terre-neuve était assise à côté d'elle, paisible. Les chiens de cirque s'approchèrent, la flairèrent et aboyèrent, mais elle ne leur rendit pas la politesse. Calme et digne, elle ne se laissait point séduire par les familiarités d'inconnus. Elle contemplait le visage de sa maîtresse qui regardait, au-delà des flots, le lointain rivage.

Le soleil montait à l'horizon. Des rayons dorés dansaient et miroitaient sur la lente houle du golfe bleuté. Des rires et des cris retentissaient sur le pont. Les chiens se poursuivaient. Mais la jeune femme restait aussi étrangère à ce tumulte que si un invisible mur l'en eût séparée.

Un garçonnet d'environ six ans, tiré à quatre épingles, monta du pont inférieur, suivi de sa nurse hindoue enveloppée d'un sari aux riches couleurs. Brun et frisé, l'enfant, dont les yeux marron étincelaient, avait la même allure gracieuse que la dame appuyée au bastingage.

— Maman, maman, s'écria-t-il, on est arrivés, dis ?

— Mais oui, Louis, répondit-elle en souriant, nous y voilà enfin ! Nous serons bientôt à Bangkok, n'est-ce pas, capitaine Orton ? ajouta-t-elle à l'adresse du jeune homme à l'uniforme impeccable qui s'avavançait derrière son fils.

— Nous franchirons la barre avec la marée et, ce soir, vous coucherez à terre, répliqua l'officier.

Louis, solennellement escorté du terre-neuve, courut annoncer la nouvelle aux gens du cirque.

— Reste avec lui, Beebe, ordonna la dame en malais.

— Beebe et Bessy prennent bien soin de vous et de Louis, n'est-ce pas ? interrogea le capitaine.

— Oui, elles sont très fidèles, acquiesça-t-elle avec un sourire, en suivant des yeux l'*ayah* qui se hâtait. Beebe et Moonshee sont à mon service depuis mon mariage et cette bonne vieille Bessy fait, elle aussi, partie de la famille. Elle serait prête à donner sa vie pour nous.

La brise ébouriffait les boucles de la jeune femme.

— Mrs Leonowens, c'est un homme qui devrait se charger de votre sécurité, ajouta après un silence le capitaine Orton. Une servante, un chien et un vieux professeur de persan n'y suffisent pas. L'idée de vous voir vous installer ici me déplâit fort. Passe encore pour certaines

femmes, mais vous ! On entre dans ce royaume mais on n'en sort jamais. Pardonnez-moi d'oser parler ainsi mais vous ne pouvez imaginer ce qui vous attend, dit-il, rougissant sous son hâle.

— Vous oubliez que je vis en Orient depuis l'âge de quinze ans.

— Oui, mais dans des colonies britanniques, et sous la protection des soldats anglais. Ici, vous êtes au Siam !

— Il est trop tard pour revenir en arrière, j'ai donné ma parole ! répondit-elle en se mordant les lèvres, sans lever les yeux vers lui.

— Vous ne ferez donc pas demi-tour ?

— C'est impossible !

Hésitant, il poursuivit cependant :

— Il reste toujours Mr Cobb. C'est un gentleman et... il est riche.

Elle rougit mais ne dit mot. Furieux, il reprit d'un ton contenu :

— Il y a moi, également, comme vous le savez sans doute : pauvre et guère distingué.

— Cher capitaine Orton ! – et elle le regarda enfin, ses yeux sombres voilés de larmes – ne vous rabaissez pas ainsi ! Pour moi vous êtes un gentleman, dont la bonté a rendu supportable ce pénible voyage. Mais, je vous en prie, essayez de comprendre que, dans ma vie, un seul homme a jamais compté et maintenant que Léon... n'est plus, il n'y en aura aucun autre.

Ses yeux fixaient la mer, au loin, sans rien voir. Une larme roula sur sa joue, qu'elle essuya bien vite avec son mouchoir. Le capitaine s'accouda au bastingage.

— Mrs Leonowens, vous êtes trop jeune pour ensevelir ainsi votre cœur, dit-il d'un ton suppliant. Croyez-moi, je serai peu exigeant : mon unique désir est de prendre soin de vous, d'Avis et de Louis.

— Je ne puis même pas vous accorder cela, répliqua-t-elle lentement. J'ignore pourquoi, mais je ne me sens pas libre de disposer d'eux.

Elle leva son visage. Il plongea son regard dans le sien puis, rembruni, se détourna et s'éloigna ; pourtant, parvenu au milieu du pont, il revint vers elle.

— Je mouillerai ici chaque mois. Si jamais vous avez besoin du *Chow Phya* ou de moi, nous sommes à votre service.

Puis il s'en fut, sans attendre de réponse.